

24 images

24 iMAGES

Panoramiques

Number 28-30, Fall 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22075ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

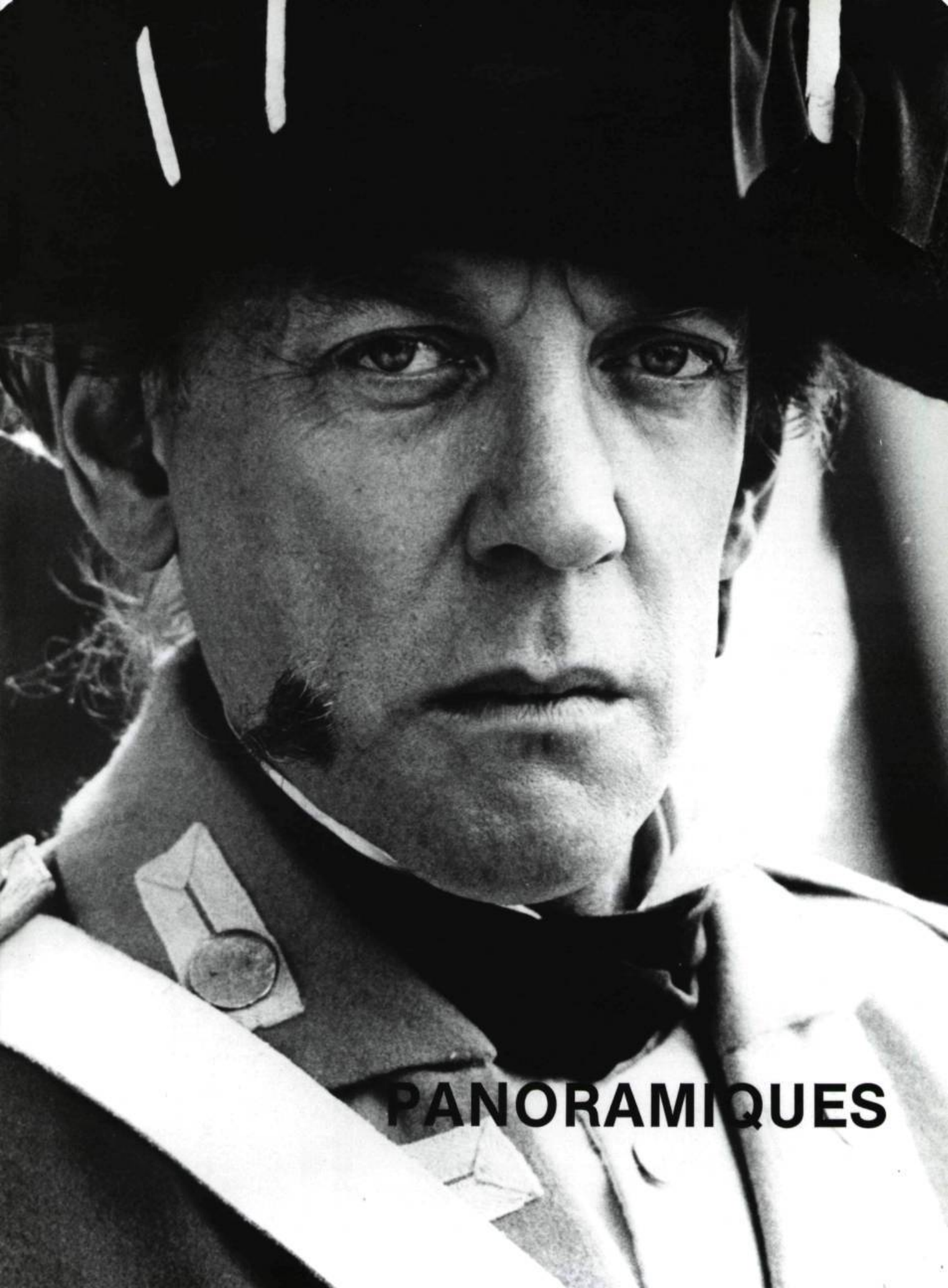
0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1986). Review of [Panoramiques]. *24 images*, (28-30), 75–90.



PANORAMIQUES

Élie Castiel, Jean Charbonneau, Luc Chaput, Luc Dansereau, Laurence Degros, Frédéric Julien, Benoît Parent, Benoît Patar, Héliane Wazana

films parus du 15 février au 15 juin 1986

À COUP DE CROSSE

(Fr.-Esp. 1984. Ré: Vincent Aranda. Int: Fanny Cottençon, Bruno Cremer, Francisco Algora, Berta Cabré, Ian Sera.) 91 minutes. Dist: VidéoVision.

ADRAMÉLECH

(Qué. 1985. Ré: Pierre Grégoire. Int: Jacques Allard, Jean Petclerc, Benoît Aumais, François Trottier.) 80 minutes. Dist: Filmfilm.

AIDS: TROP JEUNE POUR MOURIR (GEFAHR FÜR DIE LIEBE)

(Fr. 1984. Ré: Patrick Schulmann. Int: Aldo Maccione, Andrea Ferreol, Riton Liebman, Luis Rego, Sylvie Nordheim, Emmanuelle Djaranda.) 105 minutes. Dist: Karim.

L'AMOUR EN DOUCE

Un mari qui trompe sa femme et tombe amoureux d'une call-girl, la femme qui ramène son amant à la maison, les deux couples qui deviennent bons amis... Avec ses chassés-croisés et ses parties de fesses, le film aurait tout du vaudeville, si Molinaro n'y avait pas ajouté une dose rafraîchissante de tendresse et de sensibilité. En effet, le réalisateur de *La Cage aux folles (I et II)* délaisse ici — momentanément — le burlesque et la grosse farce pour privilégier l'émotion chaleureuse qui faisait le charme du sketch avec Lino Ventura dans *Les Séducteurs*. Film à personnages, *L'amour en douce* prend le temps de s'intéresser à ceux-ci et de nous les rendre attachants: J.P. Marielle, entre autres, est superbe dans le très beau rôle de l'amant attentif et généreux. — F.J. (Fr. 1985. Ré: Édouard Molinaro. Int: Emmanuelle Béart, Sophie Barjac, Daniel Auteuil, Jean-Pierre Marielle, Daniel Ceccaldi.) 90 minutes. Dist: Action-Films.

ANNE TRISTER

Voir article critique sur ce film dans le n° 27, p. 39. Dist: Ciné-360.

L'ANNÉE DES MÉDUSES

(Fr. 1984. Ré: Christopher Frank. Int: Bernard Giraudeau, Valérie Kaprisky, Caroline Cellier, Jacques Perrin.) 110 minutes. Dist: CinémaPlus.

APHRODITE

(Fr. 1984. Ré: Robert Fuest. Int: Valérie Kaprisky, Catherine Jourdan, Horst Bucholz, Capucine.) 88 minutes. Dist: Karim.

APRIL FOOL'S DAY

Ils se sont mis à trois pour réaliser une histoire abracadabrante qui n'est pas sans rappeler *Friday the 13th*: maison isolée à la campagne, groupe d'adolescents, aussi valeureux qu'imprudents, maniaque(s) criminels(s). Et le tout agrémenté, cette fois-ci, d'un humour impudique et sournois. La qualité des images est inégale, et le fait d'avoir tourné en cinémascope n'arrange rien. L'interprétation frôle l'improvisation. Le scénario, restreint, ne ressemble qu'à un ramassis d'idées conçues d'après d'autres productions du genre. En français, *April Fool's Day* veut dire «Poisson d'avril», ce qui nous vaut tout de même un épilogue original, seule pensée concluante du film. — É.C. (É.-U. 1985. Ré: George Dugdale, Mark Ezra et Peter Litten. Int: Caroline Munro, Simon Scuddamore, Carmine Iannoccone, Donna Yeager.) 89 minutes. Dist: Paramount.

BACK TO SCHOOL

(É.-U. 1986. Ré: Alan Metter. Int: Rodney Dangerfield, Sally Kellerman, Burt Young, Keith Gordon, Ned Beatty, Robert Downey Jr.) 96 minutes. Dist: Orion.

BAND OF THE HAND

(É.-U. 1985. Ré: Paul Michael Glaser. Int: Stephen Lang, Michael Carmine, Lauren Holly, John Cameron Mitchell, Daniele Quinn.) 107 minutes. Dist: Columbia.

BLUE CITY

(É.-U. 1985. Ré: Michelle Manning. Int: Judd Nelson, Ally Sheedy, Anita Morris, Scott Wilson, Paul Winfield, David Caruso.) 83 minutes. Dist: Paramount.

BOY MEETS GIRL

Contrairement à une certaine tradition cinématographique française déjà confortablement établie, *Boy meets girl* emboîte le pas à une nouvelle génération de jeunes réalisateurs, dont Philippe Garrel (*L'enfant secret*, *Liberté, la nuit...*) pourrait être le noble instigateur, qui se proposent de faire un cinéma axé sur le simple désir de tourner. Pour mettre en images cette histoire sur le mal de vivre, d'aimer et de vieillir, Léos Carax a choisi de filmer en noir et blanc: bistros déserts, déambulations la nuit sur les ponts et quais de la Seine, ciel sombre et étoilé, autant d'éléments qui accentuent ce grave poème visuel sur l'errance dans un Paris dénudé et suffoquant. Carax manœuvre une caméra au rythme des sensations, des situations et des atmosphères — les bruits, les sons et les dialogues prennent alors une proportion démesurée. À en juger par ces éléments formels, *Boy meets girl* n'est pas sans évoquer le cinéma de Godard et de Bresson, un cinéma elliptique, ciselé et en même temps rempli de codes et de niveaux de langage. Dans cette succession de tableaux admirablement cadrés et juxtaposés les uns aux autres, c'est tantôt le fracas d'une machine à écrire

April Fool's Day de George Dugdale





Judd Nelson et Ally Sheedy dans *Blue City* de Michelle Manning

qui se confond avec le bruit d'une scène de ménage de l'autre côté du mur, ou encore le clignotement d'un billard électrique affolant, et le dialogue, des mots discordants, évasifs, parfois dits à moitié, mais aussi des moments équivoques, comme cette émouvante confession érotique en voix-off. Et si parfois le film s'enlise dans quelques longueurs éprouvantes, la fraîcheur, la spontanéité et le naturel des comédiens (en particulier le jeu prenant de Mireille Perrier) sauvent l'œuvre de l'ennui et font penser que ce jeune cinéaste a un avenir prometteur. —É.C. (Fr. 1984. Ré: Léos Carax. Int: Denis Lavant, Mireille Perrier, Élie Poicard, Carrol Brooks, Christian Cloarec.) 99 minutes. Dist: Films CMA.

BRAZIL

Voir article critique dans le présent numéro. Dist: Universal.

LA CAGE AUX FOLLES 3

(Fr.-It. 1985. Ré: Georges Lautner. Int: Michel Serrault, Ugo Tognazzi, Michel Galabru, Benny Luke, Stéphane Audran, Antonella Interlenghi, Saverio Vallone.) 87 minutes. Dist: Astral (Columbia).

THE CARE BEARS MOVIE II

(É.-U. 1986. Ré: Dale Schott. Animation: Charles Bonifacio.) 77 minutes. Dist: Columbia.

LA CASSURE

(Fr. 1982. Ré: Ramon Munoz. Int: Christian Alers, Jean-Pierre Léaud, Danièle Maikov, Rémi Laurent.) 90 minutes. Dist: Vidéo-vision

COSMOS 859

(É.-U. 1973. Ré: George A. Romero. Int: Lane Carroll, W. G. Mc Millan, Harold Wayne Jones, Lloyd Hollar.) 105 minutes.

CELUI QUI VOIT LES HEURES

(Qué. 1985. Ré: Pierre Goupil. Int: Pierre Goupil, Frédérique Coliin, Bernard Lalonde, Ginette Boivin, Serge Gagné, Régis Gauthier, Fulvia Sparadi.) 72 minutes. Dist: Crépuscule.

CHORUS LINE, LE FILM

(É.-U. 1985. Ré: Richard Attenborough. Int: Michael Douglas, Terrence Mann, Alyson Reed, Cameron English, Vicki Frederick, Audrey Landers.) 113 minutes. Dist: Films CMA.

THE CLAN OF THE CAVE BEAR

(Can. 1985. Ré: Michael Chapman. Int: Pamela Reed, James Remar, Thomas G. Waites, John Doolittle, Daryl Hannah.) 98 minutes. Dist: Warner Bros.

COBRA

Voir article critique dans le présent numéro.

CONSEIL DE FAMILLE

Certains films hantent notre mémoire des années durant: *Z* de Costa-Gavras est de ceux-là. D'autres se faufilent dans l'oubli presque sitôt vus: *Conseil de famille* du même réalisateur appartient à cette catégorie. Non pas que cette production soit dénuée d'intérêt. Le jeu des acteurs est convenable — voire excellent pour ce qui est des enfants —, la photographie jolie, l'histoire pas inintéressante. Certaines scènes sont même captivantes: celle où l'on rencontre les deux Bulgares éberlués et parlant latin (!) est teintée d'un surréalisme cocasse. Mais la critique est toujours plus exigeante pour les individus de grand talent, et ce qualificatif s'applique à Costa-Gavras. Pour conclure: on s'attendait à mieux de la part de quelqu'un qui a donné *Missing*. — J.C. (Fr. 1986. Ré: Costa-Gavras. Int: Johnny Holliday, Fanny Ardant, Jean Marchand, Laurent Romor, Rémy Martin, Juliette Rennes, Caroline Pochon.) 123 minutes. Dist: Action-Films.

CRITTERS

Encore une fois, une «small town U.S.A.» est attaquée par des créatures «critters» venues de l'espace. Ces porc-épics sataniques viennent bouffer une bonne famille de fermiers du Midwest. On se dit: «Tiens, j'ai déjà vu ça quelque part.» Peut-être, mais n'empêche que les policiers intersidéraux venus à leur recherche sont presque aussi dévastateurs que ces petites bêtes, que la plupart des blagues sont bonnes, que l'interprétation des «humains» est plutôt bonhomme et que l'horreur garde un certain côté de dessins animés. Finalement, on se dit que le réalisateur a assez bien réussi son coup de nous faire rire de ses trucages un peu fauchés. — L.C. (É.-U. 1986. Ré: Stephen Herek. Int: Bee Wallace Stone, Billy Green Bush, Scott Grimes, Nadine Van Der Velde.) 86 minutes. Dist: Vidéo-vision.

CROSSROADS

(É.-U. 1986. Ré: Walter Hill. Int: Ralph Macchio, Joe Seneca, Jami Gertz, Joe Morton, Robert Judd, Steve Vai.) 98 minutes. Dist: Columbia.

THE DELTA FORCE

(É.-U. 1986. Ré: Menahem Golan. Int: Chuck Norris, Lee Marvin, Marin Balsam, Joey Bishop, Kim Delaney, Robert Foster, Lainie Kazan, George Kennedy, Hanna Schygulla, Susan Strasberg, Bo Svenson, Robert Vaughn, Shelley Winters.) 129 minutes. Dist: Films CMA.

LES DÉTRAQUÉS (ABWARTS) (OUT OF ORDER)

Nous nous trouvons ici devant un huis clos à quatre personnages, un périmètre claustré où les instincts de survie se confondent dans la plus totale indifférence. Les rapports des personnages au décor engendrent des vérités qui, sur le plan narratif, s'appuient surtout sur des clichés: la femme «garce», le jeune homme «punk», le cadre en crise d'identité et de sécurité, le vieil homme congédié. Cependant, la trame musicale et la photographie sont appropriées à l'atmosphère qui s'en dégage. Les interprètes, quant à eux, font rejallir leurs frustrations, leurs peurs et leurs angoisses avec une certaine conviction. Sur le



Ralph Macchio, Jami Gertz et Joe Seneca dans *Crossroads* de Walter Hill

plan thématique, deux générations, la jeune et la vieille, s'affrontent en un perpétuel conflit où seul le hasard décidera des vainqueurs. Soulignons que ce film est sorti en France sous le titre de *Out of order/En dérangement*. — É.C. (R.F.A. 1984. Ré: Carl Schenkel. Int: Gotz, Renée Soutendijk, Wolfgang Kieling, Hannes Jaenicke, Clauss Wennemann.) 88 minutes. Dist: Cinéma International.

DESERT HEARTS

En 1959, Vivian, professeur d'université à New York, doit passer six semaines au Nevada pour y établir une preuve de résidence afin de bénéficier d'un divorce assez rapide. Elle rencontre dans un ranch-hôtel des environs de Reno, Cay, une jeune artiste-céramiste mais aussi travailleuse dans un casino. La relation amicale deviendra finalement amoureuse.

En 1961, sortait les *Misfits*, film de John Huston, sur deux personnages du Nevada, inadaptés, en porte-à-faux entre leurs aspirations et la réalité. Si les *Misfits* avait des allures de tragédie, on sort de *Desert Hearts*, en sympathie avec les deux principaux personnages. Vivian avait une vie trop bien ordonnée et cette vie est bouleversée par ce divorce. Cay est une artiste et une lesbienne dans un monde renfermé et répressif où seul le casino offre une porte de sortie. Donna Deitch, la réalisatrice, interprète un petit rôle qui lui permet de donner une des clés du film: «Si vous ne pariez pas, vous ne gagnerez jamais.» La rencontre entre Cay et Vivian aura un effet bénéfique pour les deux et elles atteindront ensemble un degré de maturité dans leur relation. Donna Deitch a tiré son scénario d'un roman *Desert of the Heart* de Jane Rule, paru il y a au moins une dizaine d'années. Elle a eu toutes les difficultés financières à finir son film et cela paraît dans la réalisation. L'interprétation d'Helen Sha-

ver et de Patricia Charbonneau est très bonne et aide à faire du film le contraire de ces films gais-tristes qu'on a pu voir ces dernières années. — L.C. (É.-U. 1985. Ré: Donna Deitch. Int: Helen Shaver, Patricia Charbonneau, Audra Lindley, Andra Akers, Gwen Welles, Dean Butler, Katie la Bourdette.) 91 minutes. Dist: Pan-Canadian.

DEVINE QUI NE VIENT PAS DÎNER

Est-ce que le monde peut nourrir le monde? Telle est la principale interrogation qui émane de ce documentaire abordant le thème de la faim dans le monde. La réponse, selon Edgar Pisani, ancien ministre français, est catégorique: «Oui, il est possible que le monde puisse nourrir le monde»... mais à certaines conditions. Environ un demi-milliard d'habitants du Tiers-Monde souffrent de malnutrition chronique. Par contre, les pays industrialisés ont accru un niveau de production si élevé qu'ils ne savent plus qu'en faire. À travers des séquences de documentaires, de fiction, de reconstitution, d'animation, et de nombreux interviews, le film tente d'analyser les mécanismes politiques, économiques et culturels qui sont la source de cet état de chose. En fait, André Waksman procède par mouvements stratégiques. Tout d'abord, il s'interroge sur le problème de la surpopulation dans les pays sous-développés comme étant une des causes principales de la malnutrition. Mais très vite, tout en ne niant pas cette éventualité, il prend tout de même ses distances en faveur d'une réforme nécessaire de l'ordre économique mondial et du dialogue immédiat Nord-Sud. Ce qui s'impose alors est une prise de conscience des dirigeants des deux parties. Mais il existe aussi un problème d'ordre démographique, celui de la montée des populations rurales vers les grands centres urbains, causant ainsi un chômage ahurissant. *Devine qui ne vient pas dîner?* a donc un intérêt social,

c'est un film nécessaire qui pousse le spectateur à la réflexion. Cependant, en 79 minutes, le réalisateur a voulu peut-être trop dire. Par moments, en raison de son contexte investigateur, le film accumule quelques redondances, et bien souvent, il paraît fort condensé. — É.C. (Fr./Hol. 1984. Ré: André Waksman.) Documentaire en version multilingue avec sous-titres français. 77 minutes. Dist: Carrefour International.

DON CAMILLO

Pour les besoins de la réalisation de ce «remake», jadis interprété par un spirituel et savoureux Fernandel, Terence Hill s'est également fait producteur et acteur. Se voulant au goût du jour, il a encombré le film de nombreux gags pas toujours fonctionnels, de bagarres d'où, cette fois-ci, il ne sort pas toujours vainqueur, et de quelques touches de sentimentalité. Par ailleurs, l'éternel conflit entre communisme et religion n'est ici dépeint qu'au premier degré, le réalisateur préférant l'obstruer en arborant des effets accrocheurs, telles ces interminables parties de football. En se débarrassant de son acolyte Bud Spencer, le réalisateur se trouve avec un produit moins encombrant. Dans le rôle de Peppone, le maire communiste, Colin Blakely n'arrive pas à la cheville de Gino Cervi, excellent dans la première version. — É.C. (It./É.-U. 1983. Ré: Terence Hill. Int: Terence Hill, Colin Blakely, Mimsy Farmer, Ross Hill.) 122 minutes. Dist: Karim.

DREAMCHILD

(G.-B. 1985. Ré: Gavin Millar. Int: Coral Browne, Ian Holm, Peter Gallagher, Nicola Cowper, Amelia Shankley.) 94 minutes. Dist: Universal.

ECHO PARK

Voir article critique dans le présent numéro.

L'ÉDUCATION ANGLAISE

(Fr. 1982. Ré: Jean Antolinos. Int: Véronique Catanzaro, Jean-Claude Dreyfus, Véronique Gouliard, Caroline Laurence, Bernard Musson, Obaya Roberts, Roger Trapp.) 92 minutes.

8 MILLIONS WAYS TO DIE

(É.-U. 1986. Ré: Hal Ashby. Int: Jeff Bridges, Rosanna Arquette, Alexandra Paul, Randy Brooks, Andy Garcia.) 115 minutes.

EURÉKA

(G.-B. 1983. Ré: Nicolas Roeg. Int: Gene Hackman, Theresa Russell, Rutger Hauer, Jane Lapotaire, Ed Lauter, Mickey Rourke.) 129 minutes. Dist: MGM/UA.

FERRIS BUELLER'S DAY OFF

(É.U. 1986. Ré: John Hughes. Int: Mia Sara, Alan Ruck, Jeffrey Jones, Jennifer Grey, Cindy Pickett, Lyman Ward.) 103 minutes. Dist: Paramount.

FIRE WITH FIRE

Le fait que les jeunes de 15 à 25 ans constituent le principal groupe d'âge allant au cinéma a eu des effets désastreux sur cette industrie depuis quelques années. On leur sert de plus en plus de films qui s'imitent les uns les autres. *Fire with Fire* en est un des pires exemples. Un des quatre (!) scénaristes s'est souvenu de Hamlet: un jeune homme a des problèmes avec son futur beau-père mais n'est pas mélancolique, alors que la jeune fille qu'il pourrait aimer se prend pour Ophélie. Encore une fois on assiste à une utilisation du décor canadien en lieu et place du décor américain et la réalisation est aussi faiblarde que le scénario et l'interprétation. — L.C. (É.-U. 1986. Ré: Duncan Gibbins. Int: Virginia Madsen, Craig Sheffer, Jeffrey Jay Cohen, Kate Reid, Jon Polito, Jean Smart, Tim Russ, D.B. Sweeney, David Harris.) 98 minutes. Dist: Paramount.

FOOL FOR LOVE

Voir dans le n° 27 l'article critique sur ce film, pp. 37-38. (É.-U. 1985. Ré: Robert Altman. Int: Sam Shepard, Kim Basinger, Harry Dean Stanton, Randy Quaid, Martha Crawford.) 106 minutes. Dist: Films CMA.

F/X

(É.-U. 1986. Ré: Robert Mandel. Int: Bryan Brown, Brian Dennehy, Diane Venora, Cliff De Young.) 108 minutes. Dist: Orion.

GINGER & FRED

Déjà *Et vogue le navire* (*E la nave va*) marquait une rupture dans la «facture» fellinienne. L'idée d'avoir choisi de parler de la mort et de la fin d'un monde, avec tout de même un élan d'optimisme, était en soi fort beau et émouvant. Néanmoins, l'univers visionnaire du cinéaste s'y révélait plus calme, plus humble et plus retenu. Dans le cas qui nous occupe, Fellini retourne, d'une certaine façon, aux sources d'inspiration qui ont marqué ses premières œuvres (celles qui précèdent *La dolce vita*) et en particulier *Les Feux du Music-Hall*. Mais sa critique et son regard ne sont pas aussi féroces qu'ils l'étaient jadis. Fellini serait devenu presque sédentaire, prisonnier d'un cinéma plus timide, moins encombrant et «pudiquement» affriolant. D'autant plus que ce n'est que vers la fin de la première partie que nous commençons à sentir les premières pulsations et que la magie se met à opérer. Et pourtant, tous les personnages favorisés de l'auteur sont là, une galerie de portraits clownesques et grandiloquents: des imitateurs (Gable et Dietrich, en passant par Marilyn et même Reagan), un travesti, des danseurs «nains» sans aucun talent, une femme qui prétend être amoureuse d'un extra-terrestre, un vieux moine miraculeux, l'inventeur d'une culotte comestible, un médium qui enregistre les messages des morts. Et derrière tous ces robots, deux seuls êtres admirables (Giulietta Masina et Marcello Mastroianni — Ginger et Fred) qui ont gardé leur âme à l'état pur, comme des héros sacrifiés. Fellini nous parle de la vieillesse et de la nostalgie. On songe à *La Strada* et à ses saltimbanques ludiques ainsi qu'aux artistes ambulants des *Feux des Variétés*. Mais les temps ont changé et les feux de la rampe ont été remplacés par d'immenses projecteurs et des caméras de télévision braqués sur des «simulacres» humains. — É.C. (It.-Fr.-RFA. 1986. Ré: Federico Fellini. Int: Giulietta Masina, Marcello Mastroianni, Franco Fabrizi, Frederick Von Ledeburg, Martin Blau.) 126 minutes. Dist: Vivafilm.

GLAMOUR

Martine est un mannequin, mais elle décide un jour de créer sa propre collection. Les obstacles qu'elle trouve sur son chemin lui font rencontrer Philippe, un jeune et séduisant avocat qu'elle finira par épouser. Évidemment, tout cela se passe dans un Paris «Vogue», bon chic bon genre. Les afféteries nécessaires à ce genre d'entreprise sont ici présentées dans un contexte sug-

Virginia Madsen dans *Fire With Fire* de Duncan Gibbins



gestif et tape-à-l'œil. Quant à l'interprétation, elle paraît aussi terne et monotone que la mise en scène, malgré les efforts et l'enthousiasme de la très belle Gabriella Dufwa. N'oublions pas d'ajouter qu'une bonne partie du film est composée de scènes de défilés de mode, d'où la vacuité du scénario. — É.C. (Fr. 1985. Ré: François Merlet. Int: Gabriella Dufwa, Yves Jouffroy, Serge Sauvion, Stéphane Del Valle, Jacqueline Finnegan.) 110 minutes. Dist: Action-Film.

LA GUERRE D'UN SEUL HOMME

(Film de montage français réalisé en 1982 par Edgardo Cozarinsky.) 105 minutes. Dist: Crépuscule.

GUNG HO (À L'ATTAQUE PLEIN GAZ)

Un ancien contremaître d'usine de construction automobile aux États-Unis réussit à faire venir dans son patelin une compagnie japonaise. Les relations entre les ouvriers américains et les cadres japonais connaissent plusieurs ratés mais bien entendu tout finira par s'arranger. Le premier problème de ce film est que le scénario manque de mordant et utilise le truc trop facile des vies parallèles: le contremaître Stephenson (M. Keaton) et le directeur Kazahiro (G. Watanabe) ayant chacun de leur côté des problèmes avec leur milieu. C'est d'ailleurs lorsque chacun aura dit son fait à des compatriotes que le problème sera résolu et que tout le monde travaillera ensemble (sens de l'expression chinoise américanisée «Gung ho»). Le producteur-réalisateur Ron Howard utilise la plupart du temps des gags trop faciles et laisse Michael Keaton cabotiner. Ce film aura donc déçu ceux qui voyaient dans le réalisateur de *Splash* et *Cocoon*, le successeur de Frank Capra. — L.C. (É.U. 1986. Ré: Ron Howard. Int: Michael Keaton, Gedde Watanabe, George Wendt, Mimi Rogers, John Turturro.) 111 minutes. Dist: Paramount.

HANNAH AND HER SISTERS (HANNAH ET SES SŒURS)

Voir article critique dans le présent numéro. Dist: Orion.

LES HÉRITIERS (DIE ERBEN)

À priori avoir choisi de parler de groupes néo-fascistes était une gageure fort hasardeuse, d'autant plus que le réalisateur a préféré la voie de la fiction, susceptible de nombreux obstacles, à celle du documentaire. Le résultat s'avère concluant dans la mesure où l'histoire qui se déroule devant nos yeux est crédible et exerce une certaine emprise chez le spectateur tout au long de la projection. L'histoire de ce jeune homme qui va s'engager

Marcello Mastroianni et Giulietta Masina dans *Ginger et Fred* de Federico Fellini



Mimi Rogers dans *Gung Ho* de Ron Howard

dans un groupe d'action politique prônant les valeurs traditionnelles et la pureté de la race sert de prétexte à montrer l'insertion des cliques fascistes dans une société démocratique. Il faut tout de même avouer qu'au niveau de la mise en scène, on sent une certaine faiblesse, car l'auteur veut trop en mettre, et ce, malgré quelques détails d'une stupéfiante véracité: le vieil homme, ancien nazi, fier d'exhiber un abat-jour fait de peau de juif «garantie», mais aussi ce viol brutal exercé par des membres du parti sur une jeune fille, sans oublier cette façon de montrer comment abattre «un porc juif». L'interprétation, surtout en ce qui concerne les personnages secondaires, n'est pas toujours adéquate. Il n'en reste pas moins que Nikolas Vogel incarne le jeune Thomas avec une aisance et une désinvolture qui frôlent le cynisme. Tout compte fait, ce qui importe dans ce film est son sujet, d'une brûlante actualité. — É.C. (Aut. 1982. Ré: Walter Bannert. Int: Nikolas Vogel, Roger Schauer, Wolfgang Gasser, Edd Stavanik, Michael Janish.) 96 minutes. Dist: Ciné-360.

HIGHLANDER

Alliant les «looks» à la mode (barbe de trois jours à la *Miami Vice*, loft moderne à la *Diva* et cuir punk à la *Mad Max*) aux thèmes les plus classiques (l'immortalité, la lutte du Bien et du Mal), le film étonne surtout par l'énergie et la puissance de ses images. Ce n'est d'ailleurs pas cette histoire de guerrier du XVI^e siècle devenu immortel qui attire l'attention, encore moins l'enfilade interminable de combats d'épée, mais bien cette caméra qui court d'un bout à l'autre du film sur le rythme démoniaque de la musique de Queen. Véritable présence, la caméra de Mulcahy — spécialiste des vidéo-clips — nous entraîne dans des ellipses stupéfiantes d'un parking souterrain à une lande verdoyante, de l'eau d'un aquarium à un loch glacière... pour venir s'attarder sur Lambert et Connery rivalisant de charme dans un paysage d'Écosse médiévale comme on a toujours rêvé d'en voir. — F.J. (G.-B. 1986. Ré: Russel Mulcahy. Int: Christophe Lambert, Roxanne Hart, Clancy Brown, Sean Connery, Beattie Edney, Alan North, Sheila Gish, Jon Polito.) 111 minutes. Dist: Fox.

L'HISTOIRE OFFICIELLE (LA HISTORIA OFICIAL)

(Arg. 1984. Ré: Luis Puenzo. Int: Héctor Aterio, Norma Aleandro, Chela Ruiz, Guillermo Battaglia, Chunchuna Villafane.) 112 minutes. Dist: Cine-360. Voir article critique sur le Festival de La Havane paru dans le n° 27.

THE HITCHER

Une fois de plus, le cinéma bis américain jette son dévolu sur les histoires sanglantes à estomaquer les spectateurs. En prenant comme alibi les dangers de l'auto-stop (très mince idée de scénario), un certain Robert Harmon a fabriqué, de fil en aiguille, une histoire invraisemblable où seuls le sadisme et le «gros» constituent les véritables marques de commerce. Par contre, deux détails sauvent le film de la totale vacuité: la participation favorable de John Seale comme directeur de la photographie et l'interprétation d'un étonnant Rutger Hauer, un maniaque sadique d'une malignité désarmante, le diable en personne. Pour ceux qui aiment les sensations fortes, ils seront servis à souhait. Quant aux autres, s'abstenir. — É.C. (É.-U. 1986. Ré: Robert Harmon. Int: Rutger Hauer, C. Thomas Howell, Jennifer Jason Leigh, Jeffrey De Munn.) 97 minutes. Dist: Columbia.

HOLLYWOOD GRAFFITI

(É.-U. 1983. Film de montage de Ron Blackman et Bruce Goldstein.) 85 minutes. Dist: Creative Exposure.

HOT TARGET

(Néo-zélandais. 1985. Ré: Denis Lewiston. Int: Simone Griffeth, Steve Marchuk, Brian Marshall, Peter Mc Cauley, Elizabeth Hawthorne.) 93 minutes.

HOUSE

L'incandescente imagination du héros de cette histoire «han-tée» n'est pas sans rappeler celle de Jack Torrance (Jack Nicholson) dans *The Shining*. Et c'est là le seul dénominateur commun avec l'œuvre de Kubrick. Ici, à l'opposé du dernier film cité, le réalisateur ne lésine pas sur les effets racoleurs car, tout simplement, il vise à subjuguier les spectateurs. Et il n'y va pas de main morte: apparitions de monstres sortant d'une porte ou surgissant d'une cheminée, br!le jeune femme transformée soudainement en une créature hideuse, chutes vertigineuses vers des abysses incertains. Une seule idée originale: le squelette de l'ancien compagnon d'armes du Viêt-nam qui revient pour régler ses comptes. Ceci dit, cette réalisation n'est qu'un produit de plus qui s'ajoute à la pléthore de films du même acabit. — É.C. (É.-U. 1986. Ré: Steve Miner. Int: William Katt, George Wendt, Richard Moll, Kay Lenz, Mary Stavin.) 92 minutes. Dist: René Malo.

L'INTRUS

(Fr. 1984. Ré: Irène Jouanet. Int: Marie Dubois, Richard Anco-nina, Christine Murillo.) 83 minutes. Dist: Karim.

INVADERS FROM MARS

(É.-U. 1986. Ré: Tobe Hooper. Int: Karen Black, Hunter Carson, Timothy Bottoms, Laraine Newman, James Karen, Louise Flet-cher, Bud Cort, Jimmy Hunt.) 100 minutes. Dist: Columbia.

IRON EAGLE (AIGLE DE FER)

(É.-U. 1986. Ré: Sidney J. Furie. Int: Louis Gossett Jr, Jason Gedrick, David Suchet, Tim Thomerson.) 116 minutes. Dist: Astral (Columbia).

Christophe Lambert dans *Highlander* de Russell Mulcahy





Rutger Hauer dans *The Hitcher* de Robert Harmon

JAMES JOYCE'S WOMEN

(É.-U. 1985. Ré: Michael Pearce. Int: Fionnula Flanagan, Timothy E. O'Grady, Chris O'Neil, Tony Lyons, Gerald Fitzmahony.) 91 minutes.

JO JO DANCER

Il y a environ six ans, le comique américain R. Pryor était victime d'un accident très grave alors qu'il prenait de la cocaïne. Déjà dans ses monologues, Pryor y avait fait directement allusion; maintenant, il se décide à en faire le point central d'un film autobiographique. On y voit sa jeunesse chez sa grand-mère tenancière de bordel, ses difficiles relations avec son père, ses premiers pas dans le show-business, ses succès, et ensuite sa descente vers des drogues de plus en plus dures.

Ceux qui connaissent déjà ce comique sont habitués à son langage ordurier et à sa force satirique, mais il cachait une grande tendresse qui perce assez souvent dans ce film. Finalement, même s'il est producteur, scénariste et réalisateur, Pryor n'a pas réussi là une œuvre bien maîtrisée. Il aurait certes pu laisser la mise en scène à quelqu'un d'autre, car de toute évidence cela manque de nerf. — L.C. (É.-U. 1986. Ré: Richard Pryor. Int: Richard Pryor, Debbie Allen, Art Evans, Fay Hauser, Barbara Williams, Carmen McRae, Paula Kelly.) 97 minutes. Dist: Columbia.

JUST BETWEEN FRIENDS

Quoique de facture honnête, cette réalisation ressemble plus à un roman-savon qu'à un film produit pour le grand écran. Si d'un côté, Mary Tyler Moore joue le rôle d'une femme trompée avec une crédulité désarmante et un dépaysement excessif, les autres comédiens se défendent bravement, en particulier Christine Lahti (déjà vue dans *Swing Shift*) qui interprète le personnage de la maîtresse avec dignité et maturité. En outre, on y décèle une touche d'originalité dans le traitement du sujet: les contrecoups, après la mort du mari de l'une et l'amant de l'au-

tre, engendrent une solide amitié, voire même une complicité, plutôt qu'une fâcheuse mésentente. L.C. (É.-U. 1986. Ré: Allan Burns. Int: Mary Tyler Moore, Ted Danson, Christine Lahti, Sam Waterston, Salome Jeans, Susan Rinell.) 120 minutes. Dist: Orion.

LEGAL EAGLES

(É.-U. 1986. Ré: Ivan Reitman. Int: Robert Redford, Debra Winger, Daryl Hannah, Brian Dennehy, Terence Stamp, Steven Hill.) 100 minutes. Dist: Universal.

LUCAS

(É.-U. 1986. Ré: David Seltzer. Int: Corey Haim, Kerri Green, Charlie Sheen, Courtney Thorne-Smith, Winona Ryder.) 104 minutes. Dist: Fox.

THE MANHATTAN PROJECT

(É.U. 1986. Ré: Marshall Brickman. Int: John Lighthgow, Cynthia Nixon, Christopher Collet, John Mahoney, Jill Eikenberry, Richard Council.) 117 minutes. Dist: Fox.

LE MARIAGE DU SIÈCLE

En vingt ans, les valeurs ont changé. En 1964, dans *Comment épouser un premier ministre*, de Michel Boisrond, Pascale Petit simple ouvreuse dans un théâtre parisien, se demandait comment elle arriverait à séduire Jean-Claude Brialy (que l'on retrouve ici incidemment), futur ministre, pour pouvoir ensuite l'épouser. Dans le cas qui nous occupe, Anémone, princesse au grand cœur, tient absolument à se débarrasser de ses atouts hiérarchiques pour épouser l'homme de la rue, Thierry Lhermitte, playboy irrécupérable. Évidemment, elle y parviendra. *Le mariage du siècle* fait donc des emprunts au premier film cité, à la différence que Philippe Galland se tient de très près au goût du jour. Les gentillesse du premier sont devenues charges ironiques pour le second, mais étant donné que le film prend le ton de la comédie, celles-ci paraissent moins alourdies qu'elles ne le devraient. En revanche, le film est très bien servi par ses interprètes, en particulier par Anémone, pleine d'entrain, qui suscite toujours l'attention et la sympathie du spectateur. Par ailleurs, tous ces décors princiers, miroir d'une époque révolue, finissent par attendrir et faire rêver le public auquel le film s'adresse!! — É.C. (Fr. 1986. Ré: Philippe Galland. Int: Anémone, Thierry Lhermitte, Jean-Claude Brialy, Michel Aumont, Dominique Lavanant, Martin Lamothe.) 92 minutes. Dist: Films CMA.

LE MILLION TOUT-PUISSANT

(Qué. 1985. Ré: Michel Moreau. Int: Jean-Guy Moreau, Pierre Curzi, Gilbert Sicotte, Raymonde Laxton, Pierre Casault, Wilfrid Brault.) 93 minutes. Dist: Crépuscule.

MOI VOULOIR TOI

Produit typique d'une certaine tendance en France à monter des films à partir d'une équipe de copains avec qui on a envie de (re)travailler (ici la bande des *Spécialistes* et de *Marche à l'ombre*). Comme on pouvait s'en douter, le scénario importe peu dans ce genre de production: une histoire d'amour assez banale sur fond de vie parisienne trépidante, et agrémentée du nécessaire tape-à-l'œil comprenant «appartements super-classes», personnages B.C.B.G. (entendons: beau c... belle gueule!) et dialogues «vachement branchés». Lanvin a beau posséder un charme intéressant et quelques répliques qui font mouche, l'entreprise se complait si lamentablement dans le déjà-vu (genre exposé sur enfance miséreuse) et les clichés publicitaires (genre coucher de soleil dans un hamac)... que les larges épaules du brave garçon ne suffisent plus à porter un film aussi vide (mais pesant!) — F.J. (Fr. 1985. Ré: Patrick Dewolf. Int: Gérard Lanvin, Jennifer, Patrick Russo, Corine Marienneau, Bernard Giraud.) 86 minutes. Dist: CinémaPlus.

THE MONEY PIT (LA FOIRE AUX MALHEURS)

The Money Pit est une comédie de Richard Benjamin, où les acteurs Tom Hanks dans le rôle de Walter et Shelley Long dans celui d'Anna entraînent le spectateur dans une série d'aventures cocasses.

Lorsque l'amour surgit entre un jeune avocat et une musicienne ayant pour tout bagage son violon, c'est alors le début d'une

idylle qui se veut romanesque. Mais au sein d'une maison désuète, Walter et Anna connaissent toutes sortes de scènes incongrues. Entre les problèmes d'argent et l'écroulement de la maison, la relation romantique de nos tourteraux subit des modifications qui ne manquent pas d'humour. Les plaisanteries pseudo-intellectuelles et l'entrain des acteurs font de **Money Pit** un film dans lequel se fondent deux caractéristiques essentielles du cinéma: la tendresse et le rire!

Richard Benjamin, réalisateur de **My Favorite Years**, **Racing with the Moon** et **City Heat**, continue sur sa lancée dans le domaine de la fantaisie. — H.W. (É.-U. 1986. Ré: Richard Benjamin. Int: Tom Hanks, Shelley Long, Alexander Godunov, Maureen Stapleton, Joe Mantegna, Phillip Bosco.) 88 minutes. Dist: Universal.

MORONS FROM OUTER SPACE

(G.-B. 1985. Ré: Michael Hodges. Int: Mel Smith, Griff Rhys Jones, Paul Brown, Joanne Pearce, Jimmy Nail, Dinsdale London.) 90 minutes. Dist: Universal.

MURPHY'S LAW

(É.-U. 1986. Ré: J. Lee-Thompson. Int: Charles Bronson, Kathleen Wilhoite, Carrie Snodgrass, Robert F. Lyons, Angel Tompkins.) 100 minutes.

MY AMERICAN COUSIN

À la fin des années 50, dans la vallée de l'Okanagan en Colombie Britannique, une jeune fille de 12 ans connaît ses premiers émois amoureux avec son cousin américain plus âgé venu faire un tour dans ce coin perdu. La réalisatrice Sandy Wilson a produit un scénario à saveur autobiographique décrivant assez bien la différence de pensée qui existe entre des Américains d'une grande ville et des Canadiens confinés à leur région agricole et commençant à être influencés par le rock.

Ce film au charme indéfini a gagné 6 des Oscars canadiens appelés Génies. Il avait comme concurrent principal... **Joshua Then and Now** du Tandem Richier-Kotcheff! — L.C. (É.-U. 1985. Ré: Sandy Wilson. Int: Margret Langrick, John Wildman, Richard Donat, Jane Mortifee, T.J. Scott, Camille Henderson.) 95 minutes. Dist: Ciné-360.

MY CHAUFFEUR

(É.-U. 1986. Ré: David Beard. Int: Deborah Foreman, Sam J. Jones, Sean Mc Clory, Howard Hesseman, E.G. Marshall, Penn Jillette.) 97 minutes. Dist: Ciné-360.

MY FIRST WIFE

(Aus. 1984. Ré: Paul Cox. Int: John Hargreaves, Wendy Hugues, Lucy Angwin, Anna Jemison, David Cameron, Charles Tingwell.) 99 minutes. Dist: Ciné-360.

LE NEVEU DE BEETHOVEN

À la mort de son frère Karl, en 1813, Ludwig van Beethoven devient co-tuteur de son neveu Karl, en compagnie de Johanna, la mère de celui-ci. Considérant cette dernière comme dévoyée, il tentera de l'exclure de la tutelle et veillera tyranniquement à la complète éducation de son neveu.

Jean-Claude Carrière et Paul Morrissey ont utilisé les carnets de conversation dus à la surdité de Beethoven pour illustrer le thème de l'obsession de la paternité et de la possession maldive. Toutefois, la réalisation apparaît un peu trop décorative, et si W. Reichmann interprète bien le compositeur, les autres interprètes manquent de nuances et de justesse; dès lors le caractère bancal de l'entreprise devient évident. Quant à la musique, elle est particulièrement mal utilisée, étant plutôt décorative qu'autre chose. En conclusion, Beethoven méritait mieux: un Milos Forman peut-être? L.C. (FR.-R.F.A. Ré: Paul

Debbie Allen et Richard Pryor dans **Jo Jo Dancer** de Richard Pryor





The Mission de Roland Joffé *Palme d'or au Festival de Cannes*

Morrissey. Int: Wolfgang Reichmann, Dietmar Prinz, Jane Birkin, Nathalie Baye, Mathieu Carrière.) 100 minutes. Dist: Cinéma International.

NINE AND A HALF WEEKS

Pour le réalisateur de *Flashdance*, ce film constitue un changement de cap pour le moins inusité. *9 1/2 Weeks* oscille entre *Le dernier tango à Paris* de Bertolucci et *Crimes of Passion* (*Les jours et les nuits de China Blue*) de Ken Russell. Tout d'abord, nous retrouvons deux êtres émotivement marqués par le temps: elle, divorcée (enivrante et pudique Kim Basinger), ne vit que pour son travail, le commerce et l'art; lui, (inquiétant et séduisant Mickey Rourke), riche négociant, reste distant par rapport à ses conquêtes amoureuses. Deux personnages qui vont se rencontrer pour s'avouer leur engouement (érotique) et entreprendre des jeux dangereux. La mise en images devient alors la principale préoccupation du cinéaste avec comme résultat un produit inégal, marqué d'un érotisme facile et plus ou moins pudique. Par ailleurs, les situations sont trop fabriquées pour qu'elles paraissent vraies (en particulier la visite impromptue de la prostituée). Avec *9 1/2 Weeks*, Adrian Lyne n'a pas su provoquer le spectateur. Son acte aurait dû être incitateur. Il reste timide et ne sert de prétexte qu'à la diffusion de sensations factices. É.C. (É.-U. 1985. Ré: Adrian Lyne. Int: Mickey Rourke, Kim Basinger, Margaret Whitton, David Margulies, Christine Bawransky, Karen Young.) 113 minutes. Dist: United Artists.

NINJA TURF

(É.-U. 1986. Ré: Richard Park. Int: Jun Chong, Phillip Rhee, James Lew, Rosanna King, Bill Wallace, Dorin Mukama.) 86 minutes.

NO RETREAT, NO SURRENDER

(É.-U. 1986. Ré: Corey Yuen. Int: Kurt Mc Kinney, Jean-Claude Van Damme, J.W. Fails, Kathie Sileno, Kim Tai Chong.) 84 minutes.

OFF BEAT

(É.-U. 1986. Ré: Michael Dinner. Int: Judge Reinhold, Meg Tilly, Cleavant Derricks, Joe Mantegna.) 93 minutes. Dist: Buena Vista.

PARTING GLANCES

(É.-U. 1986. Ré: Bill Sherwood. Int: Richard Ganoung, John Bolger, Steve Buscemi.) 90 minutes.

PARTENAIRES

(Fr. 1985. Ré: Claude D'Anna. Int: Nicole Garcia, Jean-Pierre Marielle, Michel Galabru, Michel Duchaussoy, Elisa Servier, Jenny Clève.) 77 minutes. Dist: Action-Films.

PASSIFLORA

(Qué. 1986. Film d'animation réalisé par Dagmar Gueissaz Teufel et Fernand Bélanger.) 85 minutes. Dist: O.N.F.

POLICE ACADEMY 3: BACK IN TRAINING

Pour ceux qui avaient aimé (combien y en a-t-il?) *Police Academy I* et peut être le *II*, le troisième leur apparaîtra comme un véritable naufrage. Mis à part quelques gags qui font se déridier les mines de quelques intellectuels très fatigués, *Police Academy III* reste un film dont le sujet est mal exploité et l'intérêt particulièrement limité. À vrai dire, l'intrigue de départ est lamentable, le développement inexistant et la poursuite finale interminable. Bref, si vous aviez l'intention d'aller voir ce chef-d'œuvre du 7^e art, faites des économies... les temps ne sont plus au gaspillage. — L.D. (Can.-É.-U. 1986. Ré: Jerry Paris. Int: Steve Guttenberg, Bubba Smith, David Graf, Michael Winslow, Marion Ramsey.) 84 minutes. Dist: Warner Bros.

POLTERGEIST II: THE OTHER SIDE

(É.-U. 1986. Ré: Brian Gibson. Int: Jobeth Williams, Craig T. Nelson, Heather O'Rourke, Oliver Robins, Julian Beck.) 92 minutes. Dist: U.A.

POULET AU VINAIGRE

(Fr. 1985. Ré: Claude Chabrol. Int: Jean Poiret, Stéphane Audran, Michel Bouquet, Caroline Cellier, Lucas Belvaux.) 108 minutes. Dist: Vivafilm.

POUVOIR INTIME

Voir article critique dans le présent numéro. Dist: Films CMA.

PRAY FOR DEATH

(É.-U. 1985. Ré: Gordon Hessler. Int: Sho Kosugi, Donna Kei Benz, James Booth, Norman Burton, Michael Constantine.) 123 minutes.

PRETTY IN PINK (ROSE BONBON)

(É.-U. 1986. Ré: Howard Deuth. Int: Molly Ringwald, Harry Dean Stanton, Jon Cryer, Annie Potts, James Spader.) 97 minutes. Dist: Paramount.

LES PRINCES

Nous avons rarement le plaisir de voir sur nos écrans un film consacré aux Gitans pourtant si fascinants... et tellement cinématographiques! De facture commerciale avec une histoire toute simple, *Les Princes* déborde de passion et de souffrances toutes gitanes. Rien d'étonnant à cela puisque Tony Gatlif, qui signe aussi la musique, s'est inspiré de ses propres expériences pour faire son film. Et si Gérard Darmon n'a pas de sang tzigane, il démontre en tout cas assez de talent et de savoir-faire — après avoir joué si souvent les Pieds-Noirs et les Arabes — pour incarner le personnage principal avec autant de force et de splendeur que n'importe quel «vrai de vrai». — F.J. (Fr. 1983. Ré: Tony Gatlif. Int: Gérard Darmon, Muse Dalbray, Céline Millon, Concha Tavora, Dominique Maurin, Marie-Hélène Rudel.) 100 minutes. Dist: Action-Film.

P.R.O.F.S.

(Fr. 1985. Ré: Patrick Schulmann. Int: Patrick Bruel, Fabrice Luchini, Laurent Gassel, Christophe Bourseiller, Martine Sarcey, Étienne Draber.) 98 minutes. Dist: Dima.

QUI A TIRÉ SUR NOS HISTOIRES D'AMOUR?

À l'instar de l'héroïne de *Ça peut pas être l'hiver, on n'a pas eu d'été*, celle de ce film se trouve en conflit avec ses propres aspirations (vie familiale, sentimentale, professionnelle) et son entourage (mari, fille, amants). Une séquence, celle du trapèze, nous revient comme un leitmotiv au début, tout le long du récit et à la toute fin comme pour illustrer l'insécurité et la recherche du personnage de sa propre identité. Et pourtant Madeline est une femme qui ose s'aventurer dans des voies qui la mèneront elle ne sait où. Le film gravite pratiquement autour d'elle. Les rapports entre les personnages sonnent, en général, justes et vrais: scène d'amour entre Madeline et Fabien, dialogues entre Renée et sa mère, réconciliation du père avec sa fille. Ce film est aussi constat dans la mesure où la réalisatrice se libère de toute action moralisatrice mais d'où émergent quelques défaillances: vision du mariage religieux teintée d'ironie, amours libres et ses conséquences, mouvement féministe présenté comme illusoire, donc promu à un échec partiel. Le jeu intense et la vulnérabilité noble et digne de Monique Mercure réussis-

sent tout de même à nous faire oublier qu'au niveau du traitement, parfois froid et distancé, il aurait fallu un peu plus d'efforts. Et si Louise Carré est une réalisatrice de talent, elle devra, peut-être, se détacher de quelques conventions déjà établies. — É.C. (Qué. 1986. Ré: Louise Carré. Int: Monique Mercure, Guy-laine Normandin, Claude Gauthier, Normand Brathwaite, Gérard Poirier, Gaétan Labrèche, August Schellenberg.) 91 minutes. Dist: Lapointe.

QUICKSILVER

(É.-U. 1986. Ré.: Tom Donnelly. Int: Kevin Bacon, Jami Gertz, Paul Rodriguez.) 106 minutes. Dist: Astral (Columbia).

THE QUIET EARTH (LE DERNIER SURVIVANT)

Honteux d'avoir participé à un odieux projet de destruction, un scientifique décide au cours d'une nuit de s'enlever la vie en absorbant une forte quantité de barbituriques. Mais pour une raison bien spéciale, cet homme déchu échappe miraculeusement à la mort. Miracle qu'il regrette aussitôt lorsqu'il réalise, à sa grande stupéfaction, que les êtres humains ont littéralement disparu de la planète. On comprend suffisamment vite sa détresse, en particulier quand on le voit complètement ivre avec une trompette à la main, titubant sous la pluie au milieu de véhicules abandonnés. Puis, un jour, il fait la connaissance d'une rousse flamboyante dont il tombe amoureux. Presque au même moment, un autre «dernier» survivant fait son apparition, et celui-ci, plus chanceux, gagne les bonnes grâces de ladite demoiselle. Un inévitable triangle amoureux s'ensuit, et, d'une frustration à l'autre, le trio découvre l'explication de sa survie: au moment où le phénomène de radiation s'est produit, provoquant la disparition des êtres humains, les deux hommes et la femme se trouvaient précisément entre la vie et la mort! Ainsi,

Annie Potts dans *Pretty in Pink* de Howard Deuth sur un scénario de John Hughes



en même temps que le scientifique avalait ses comprimés, l'autre homme coulait à pic dans un lac, et la rousse, elle, s'électrocutait avec son séchoir à cheveux. Finalement, ne pouvant plus supporter sa responsabilité dans toute cette affaire, l'homme de science décide — devant le danger imminent d'un second cataclysme — de se sacrifier en dirigeant une énorme charge explosive sur le satané laboratoire de recherche. L'explosion a lieu et la séquence finale nous remontre le sacrifié en parfaite santé déambulant sur une plage sous l'éclairage d'un superbe coucher de soleil.

Ce film mérite d'être vu, mais à deux conditions: la première: être un mordu de la S.F.; la seconde: être plus visuel qu'auditif (car les dialogues sont plutôt du genre pénible). En somme, ce film est un excellent... divertissement, qui prend une dimension nouvelle quand on songe à ce qui s'est produit à Tchernobyl! — B. Par. (N. Zél. 1985. Ré: Geoffrey Murphy. Int: Bruno Lawrence, Alison Routledge, Peter Smith.) 100 minutes. Dist: Norstar.

RAD

(É.-U. 1986. Ré: Hal Needham. Int: Bill Allen, Lori Loughlin, Talia Shire, Ray Walston, Alfie Wise, Jack Weston.) 92 minutes. Dist: Columbia.

RAW DEAL

Un ancien agent du FBI, obligé de démissionner à cause d'une affaire louche, reprend clandestinement du service pour combattre à Chicago, haut lieu du crime organisé, la corruption ambiante. Charles Bronson, un peu vieux, s'étant rangé et Clint Eastwood ayant d'autres chats à fouetter, il ne reste plus dans le genre policier musclé que Chuck Norris, Sylvester Stallone et Arnold Schwarzenegger. Ce dernier, pour ce film, connaissant ses limites en tant qu'acteur, a su s'appuyer sur un bon scénario aux répliques ironiques et sur de bons acteurs comme D. Mc Gavin, S. Wanamaker et K. Harrold dans les rôles de soutien. Quant à la réalisation, elle est sobre et efficace. — L.C. (É.-U. 1986. Ré: John Irvin. Int: Arnold Schwarzenegger, Kathryn Harrold, Darren Mc Gavin, Sam Wanamaker, Paul Shenar, Steven Hill.) 103 minutes. Dist: Warner.

RÉGIME SANS PAIN

(Fr. 1985. Film de montage réalisé par Raoul Ruiz.) 75 minutes. Dist: Parallèle.

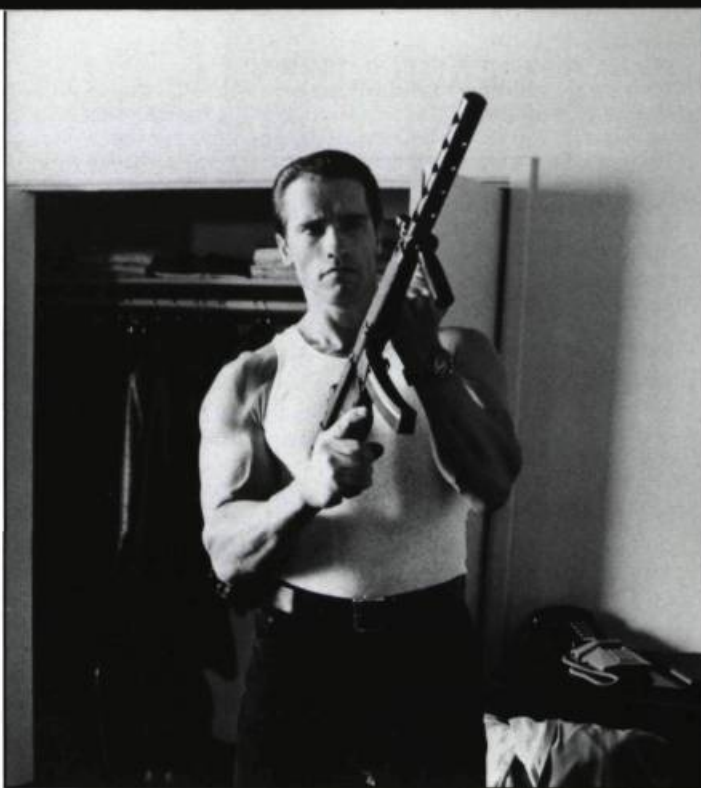
RÉVOLUTION

Peu de films auparavant ont abordé le thème de la révolution américaine de 1776. Malgré ses accents mélodramatiques, *Birth of a nation* de D. W. Griffith avait instauré certaines trouvailles sur le plan technique. En 1961, le réalisateur français Jean Dréville avait tenté l'expérience avec *La Fayette*, bien que cette dernière production n'eût fait allusion qu'à un épisode bien particulier de la révolution. De son côté, Hugh Hudson semble s'être totalement égaré. Ici, il a choisi simplement de raconter l'histoire d'un homme et de son fils aux prises avec les feux de l'insurrection. Le résultat est un film raté. Al Pacino paraît terne et sans élan, tandis que Nastassja Kinski semble ne pas croire un seul instant à ce personnage de femme sacrifiée pour une noble cause. Donald Sutherland, quant à lui, ne suscite aucun émoi de la part du spectateur, tant sa contribution est aussi caricaturale que chargée. Les figurants, faisant partie intégrante du film, sont ici gauchement dirigés. Sur le plan technique, rien ne justifie l'accumulation exagérée de gros plans. Et dire que c'est le même réalisateur qui nous a donné *Chariots of Fire* et *Greystoke*. — É.C. (Gr.-Br./Norv. 1985. Ré: Hugh Hudson. Int: Al Pacino, Donald Sutherland, Nastassja Kinski, Joan Plowright, Dave King.) 125 minutes. Dist: Warner Bros.

A ROOM WITH A VIEW (AVEC VUE SUR L'ARNO)

Une jeune Anglaise, Lucy Honeychurch et sa tante Miss Bartlett visitent Florence et la Toscane, au début du siècle. Elles y rencontrent les Emerson, père et fils, Anglais assez excentriques, et ce voyage aura des conséquences sur la vie amoureuse déjà bien ordonnée de Lucy.

James Ivory et ses collaborateurs habituels, Merchant et Ruth Praver Jhabvaka, depuis *Shakespeare Wallah*, se spécialisent dans les comédies de mœurs, sur les rencontres entre des per-



Arnold Schwarzenegger dans *Raw Deal* de John Irvin

sonnes de culture et de milieu différents. Ils nous livrent ici une de leurs meilleures études, sur ce thème ainsi que sur la place de la dissimulation et de l'hypocrisie dans une société policée. On remarquera, dans la mise en scène, la séquence sur la Piazza della Signoria où la joie de voir les chefs-d'œuvre de la Loggia dei Lanzi se transforme rapidement en horreur devant l'altercation qui tourne très mal. L'interprétation d'ensemble est de premier ordre. Helena Bonham Carter confirme son talent remarqué dans *Lady Jane* et on a plaisir à retrouver entre autres Maggie Smith et Denholm Elliott. Il était normal qu'une rencontre entre James Ivory et E.M. Foster se fasse et le succès de *Passage to India*, du même romancier, a sûrement hâté le moment de la production de ce film. — L.C. (G.-B. 1985. Ré: James Ivory. Int: Maggie Smith, Denholm Elliott, Judie Dench, Simon Callow, Helena Bonham Carter, Julia Sands, Daniel Day Lewis, Rosemary Leach.) 117 minutes. Dist: Films CMA.

ROUGE BAISER

(Fr.-Al. 1985. Ré: Véra Belmont. Int: Charlotte Valandrey, Lambert Wilson, Marthe Keller, Laurent Terzieff, Gunter Lamprecht.) 111 minutes. Dist: CinémaPlus.

RUNAWAY TRAIN (À BOUT DE COURSE)

Il est toujours intéressant de suivre le cheminement d'un cinéaste, surtout quand celui-ci a décidé d'entreprendre une nouvelle démarche. Andrei Mikhaïlov-Konchalovsky a donc quitté sa Russie natale pour s'installer dans les lieux plus cléments de l'Amérique. Si dans sa première œuvre outre-frontière, *Maria's Lovers*, le cinéaste laissait entrevoir, et non sans un certain émoi, ses origines slaves — choix des lieux (milieu rural), du temps (la Deuxième Guerre mondiale) et des personnages (gens du peuple) — ici, par contre, il semble à priori s'être assimilé à un cinéma américain totalement engagé (entendons-nous bien: au sens cinématographique): poursuites effrénées, violence outrée, liberté individuelle plutôt que collective. L'œuvre, à ce niveau, s'inscrit dans la lignée des films d'action. Sur un scénario particulier, projet original d'Akira Kurosawa, nous sommes conviés à une chasse à l'homme qui n'a d'autre issue que la mort. Cette tragédie sur le destin est brillamment interprétée par un John Voight brutal et décidé mais,

au fond, humain, et un Eric Roberts toujours aussi étonnant. Et pourtant, on pourrait ajouter que les grands espaces enneigés et désertiques de *Runaway Train* se confondent avec ceux de la Sibérie dans *Sibériade*, tourné dans son pays d'origine en 1979 (mais ne rappellent-ils pas aussi, dans leur immensité, ceux des vieux westerns comme *The Big Country*, *Shane*, *High Noon...*). Le cinéma, ainsi, paraîtrait un art sans frontières où seules les intransigeances des politiciens viendraient brouiller les pistes des cinéastes, ces artistes qui (et je cite Fellini dans *Ginger et Fred*) seraient «les bienfaiteurs de l'humanité». — É.C. (É.-U. 1985. Ré: Andrei Konchalovsky. Int: Jon Voight, Eric Roberts, Rebecca De Mornay, Kyle T. Heffner, John P. Ryan.) 110 minutes. Dist: Films CMA.

SHOAH

Le 7 décembre 1941 était déjà «un jour marqué par l'infamie», selon les mots du président Roosevelt à propos de l'attaque de Pearl Harbor. Une horreur plus grande commençait aussi ce jour-là. Dans les bois de Chelmno, en Pologne, des Juifs étaient gazés dans des camions. Ainsi débutait la «solution finale». Cette solution finale d'extermination des Juifs, codifiée le 20 janvier 1942 à la conférence de Wansee, près de Berlin, était une industrialisation de la mort, passant par la réification du Juif. Déjà qualifié de sous-homme par l'idéologie nazie, le Juif était réduit à l'état de chose; on employait pour parler de son extermination des termes tels que pièces, colis, marchandise, poupée, des termes dénués d'humanité. Cette terminologie avait l'avantage de cacher l'horreur à la conscience de ceux qui la commettaient. L'argent confisqué lors des rafles, des regroupements servait à payer le voyage organisé par la même agence qui s'occupait des vacances des travailleurs allemands. Au départ, pour éviter les questions, on leur disait qu'ils allaient travailler à l'Est; à l'arrivée, pour éviter la panique, on leur disait qu'ils devaient prendre une douche... le gaz, puis les fours crématoires faisaient leur œuvre.

Voilà résumé le thème central de *Shoah* («anéantissement» en hébreu), chef-d'œuvre de Claude Lanzmann. Ce résumé, cette ligne droite que je viens de tracer rend difficilement compte du caractère concentrique de l'œuvre. De Chelmno à Sobibor, à



Jon Voight et Eric Roberts dans *Runaway Train* de Andrei Konchalovsky

Revolution de Hugh Hudson



Tréblinka, à Auschwitz-Birkenau, des survivants aux bourreaux en passant par les témoins passifs, Lanzmann parle, puis revient, puis reparle et fait parler dans ce film rythmé par le bruit des trains où la musique est réduite à quelques chants. Chaque témoignage est tiré de la mémoire de la personne qui est obligée de revivre ce qu'elle avait refoulé et des bouffées de sanglots remontent souvent de la mémoire. En retournant sur le lieu du crime, aujourd'hui changé, banalisé, en opposant banalité du lieu et force du témoignage, Claude Lanzmann réussit à évoquer l'horreur, à le rendre plus terrible, il donne la parole aux morts.

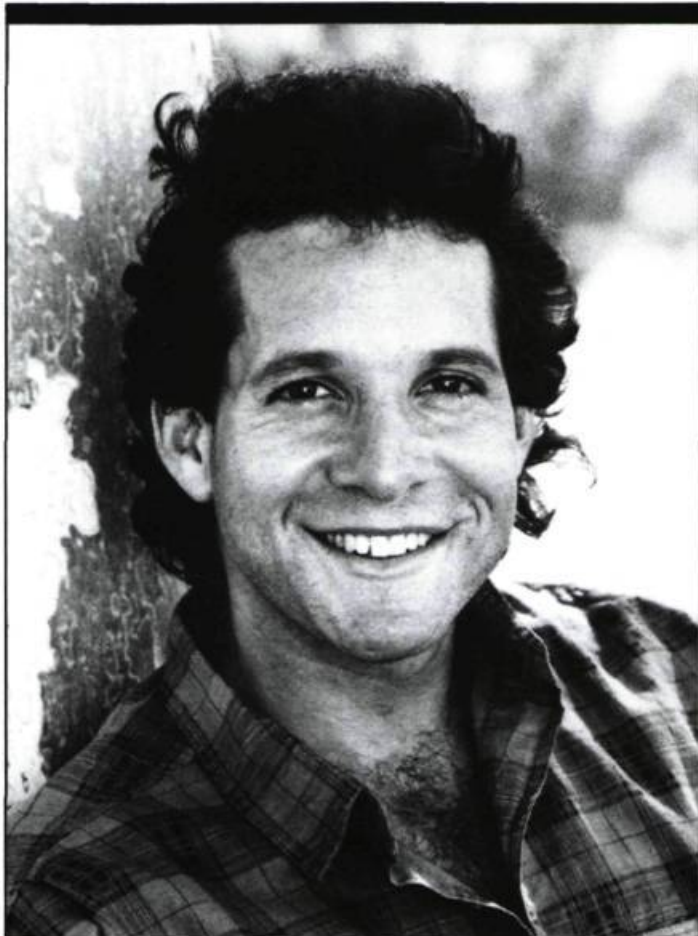
Ce film, au rythme lent, qu'on a pu qualifier de catharsis, de rite, ce film basé sur la parole, retrouve le sens profond de cette religion de la parole qu'est le judaïsme, cette religion des lamentations, des imprécations et par là atteint à l'universel. Il faut féliciter le réalisateur et ses collaborateurs — spécialement la monteuse Ziva Postec — pour ce travail d'archéologie de la mort, de la mémoire, de l'horreur.

Ce film, basé sur la parole, trouve ainsi sa place dans les grandes œuvres du cinéma-vérité, à côté du *Chagrin et la pitié* et de *Nuit et brouillard*. Cette œuvre immense est nécessaire au moment où le racisme, le nazisme, «bête immonde», relève la tête en osant tenter de nier les horreurs passées.

Il faut remercier le Centre Saidye Bronfman et le cinéma Outremont de nous donner la possibilité de voir cette œuvre. Il faut de plus espérer que Radio-Canada ou Radio-Québec aura, comme les télévisions européennes, le courage de présenter ce document. — L.C. (Ré: Claude Lanzmann. Documentaire) 9 heures.

SHORT CIRCUIT

John Badham, après le grand succès de *Saturday Night Live*, s'est surtout intéressé dans ses films aux relations entre



Steve Guttenberg dans *Short Circuit* de John Badham

l'homme et l'ordinateur. Après *Blue Thunder*, sur un hélicoptère de combat ultra-sophistiqué, puis *War Games* où un adolescent brillant se joue des ordinateurs de la défense aérienne américaine, *Short Circuit* joue avec les robots et leur intelligence artificielle. Le scénario bien tourné nous ramène encore dans le domaine de la recherche militaire américaine, et si l'évolution du Robot n° 5 rappelle celle des rapports d'un certain *E.T.* avec des humains, l'histoire contient cependant assez de gags bien ficelés pour que le spectateur suive allégrement l'histoire jusqu'à sa fin touchante. On est heureux de trouver Steve Guttenberg ailleurs que dans des *Police Academy*, et Ally Sheedy confirme ici son talent. *Short Circuit* peut inciter certains à se poser des questions sur l'évolution de l'intelligence artificielle. — L.C. (É.-U. 1986. Ré: John Badham. Int: Ally Sheedy, Steve Guttenberg, Fisher Stevens, Austin Pendleton, G.W. Bailey.) 90 minutes. Dist: Columbia.

SIXTEEN DAYS OF GLORY

En été 1984 se sont déroulés à Los Angeles les jeux Olympiques; ce film en retrace les principales étapes. La version canadienne fait une bonne place aux nageurs canadiens-anglais mais laisse de côté Sylvie Bernier et escamote les problèmes politiques est-ouest. Le réalisateur-producteur Bud Greenspan réduit trop souvent les compétitions à un duel et n'apporte que peu d'éléments nouveaux à quelqu'un qui aurait suivi un tant soit peu les Jeux à la télé. On aurait pu s'attendre à mieux du producteur d'une intéressante série sur l'histoire des Jeux Olympiques. Ce film ne restera pas longtemps dans la mémoire des Jeux à la différence de ses illustres prédécesseurs: *Olympia* (1936) de Leni Riefenstahl, à l'idéologie très discutée, *Tokyo Olympiade* (1966) de Kon Ichikawa ou *Visions of Eight Olympiade* de Jean-Claude Labrecque (1977). L.C. (É.-U. 1986. Film de montage réalisé par Bud Greenspan.) 143 minutes. Dist: Paramount.

SPÉCIAL POLICE

Depuis *Le Grand pardon* (1981) d'Alexandre Arcady, Richard Berry se plaît à se cantonner dans des rôles de flic ou de voyou, la plupart du temps pas comme les autres. Ici, il interprète celui d'un policier, fou d'informatique, ce qui va le conduire à enquêter sur la mort d'un de ses amis. La sœur de ce dernier se mêle à cette investigation. Tous deux seront traqués. L'ensemble est de facture conventionnelle et l'effort fort appuyé. Mais dans les productions du genre, il suffit de quelques bonnes idées pour que le résultat soit convaincant: l'appel en détresse lancé par ordinateur du fond d'un garage paraît ici une belle trouvaille. Gérard Berry se démêle avec outrecuidance tandis que Carole Bouquet, superbe, se tire d'affaire honorablement. — É.C. (Fr. 1985. Ré: Michel Vianey. Int: Richard Berry, Carole Bouquet, Fanny Cottençon, Jean-Pierre Malo, Jean-Jacques Moreau, Georges Lavaudant, Jean-Claude Dauphin.) 92 minutes. Dist: Azimuth.

SPACECAMP

(É.-U. 1986. Ré: Harry Winer. Int: Kate Capeshaw, Lea Thompson, Kelly Preston, Larry B. Scott, Leaf Phoenix, Tate Donovan, Tom Skerritt.) 108 minutes. Dist: Fox.

STREET WISE

En nomination pour l'Oscar au meilleur documentaire de l'année, *Street Wise* a le mérite d'être la contrepartie des nombreux films américains où l'on voit si souvent de gentils adolescents de banlieue se dirigeant vers le «high school», l'air arrogant au volant de la bagnole de papa. Ici, ils sont dans la rue et papa en prison. Tourné à Seattle, ville américaine parmi tant d'autres, le film est un portrait intime d'adolescents aux yeux cernés: certains sont mendiants, d'autres sont prostitués, voleurs, revendeurs, etc.

Mais la particularité de ce film est que ces délinquants ordinaires s'adressent avec une telle franchise à la caméra qu'on est forcé de se demander de quelle façon s'y est pris le réalisateur Martin Bell pour filmer ces jeunes gens. Bien sûr, parfois les scènes semblent préparées et trop bien cadrées pour qu'on puisse croire tout à fait au style purement documentaire, reste que dans l'ensemble une certaine authenticité se dégage de ce film. Je pense ici à la scène où le père en prison sermonne son fils, venu le visiter, sur sa bonne conduite, ou encore celle de la jeune prostituée qui rend visite à sa mère, serveuse alcoolique. Inspiré d'un article paru dans le «Time» sous le titre *Street of the lost life*, *Street Wise* conteste l'image du délinquant vulgaire au regard torve en nous présentant des jeunes aux regards plutôt vifs, sympathiques, tellement brillants que le film a parfois une tendance gênante au romantisme complaisant. Mais grâce à un montage extrêmement soigné, aux images qui rendent parfaitement l'esprit des centre-villes américains, le film demeure un témoignage éclairé sur ces jeunes sans logis, sans révolte et sans pudeur. — L.Dansereau (É.-U. 1985. Ré: Martin Bell. Documentaire.) 92 minutes.

SWEET LIBERTY

Une compagnie de production envahit une petite ville universitaire pour tourner un film sur la Révolution américaine. Un professeur d'histoire s'aperçoit qu'on a totalement changé le sens de son livre sur cette période pour en faire un film pour adolescents demeurés. Il n'aura donc de cesse de tenter de reprendre le contrôle de son livre et de modifier l'allure du film. Alan Alda, acteur, réalisateur, producteur de ce film reprend ici en tant que scénariste le vieux truc du film dans le film pour parler de la nécessité de l'accommodement dans les relations interpersonnelles et de la façon cavalière dont souvent les gens de cinéma traitent leur public. Malheureusement, la comédie manque de griffes et reste à l'image de son réalisateur. On est loin de certains épisodes de *Mash* et même de *Four Seasons*. — L.C. (É.-U. 1986. Ré: Alan Alda. Int: Alan Alda, Michael Caine, Michelle Pfeiffer, Bob Hoskins, Lillian Gish, Lois Chiles, Saul Rubinek, Lise Hibodt.) 106 minutes. Dist: Universal.

TANGOS, L'EXIL DE GARDEL

Ce film relate l'histoire d'un groupe d'exilés argentins qui, se retrouvant à Paris, s'efforcent, autant par nostalgie que par

solidarité, de créer une «tanguédie», sorte de tragi-comédie inspirée du Tango.

Contaminé par le sujet, le film devient lui aussi spectacle et utilise des procédés qui empruntent autant à la comédie musicale qu'au cinéma direct (par exemple, discussion entre spectateurs sur le film à la fin).

Malheureusement ce pot-pourri finit par nous perdre, nous lasser dans son insistance à tout vouloir dire de tous les points de vue. Et cela, même si certains effets que l'on pourrait qualifier de Brechtien atteignent la cible (dans les moments de tension des corps éclatent, laissant entrevoir une mécanique intérieure à ressort), et même si des chorégraphies sublimes nous font découvrir un tango inédit guidé par la musique très prenante d'Astor Piazzola, le réalisateur Fernando Solanas aurait mieux fait d'abrégé le message. Car si le film visait à sensibiliser le public à un contexte culturel particulier, l'effet produit par la saturation d'informations dilue parfois le propos jusqu'à le rendre inintéressant.

Divisé en tableaux il se présente comme une tirade interminable dans laquelle se serait entremêlés les rushes de plusieurs films. Soutenu par la sincérité de ses intentions, *Tangos, l'exil de Gardel* est d'une intensité inégale que n'aide en rien le jeu trop théâtral de Philippe Léotard ou celui trop superficiel de Marie Laforêt.

Pour ceux qui ne sont pas embêtés par la nuance entre distanciation et dispersion, le film de Solanas offre tout de même des moments d'une grande beauté plastique originale. — L. Danseureau (Fr.-Arg. 1985. Ré: Fernando Solanas. Musique d'Astor Piazzola. Int: Marie Laforêt, Philippe Léotard, Miguel Angel Sola, Marina Vlady, Georges Wilson, Lautaro Murua, Ana Maria Picchio.) 121 minutes. Dist: Films CMA.

TOBY

(Can. 1986. Ré: Jean-Claude Lord. Int: Yannick Bisson, Winston Rekert, Andrew Bednarski, Stéphanie Morgenstern.) 95 minutes. Dist: Ciné-360.

TOP GUN

Autre réalisation des producteurs de *Flashdance* et de *Beverly Hills Cop*, voici un film qui devrait être un des grands succès de l'été. L'histoire pourrait être la suite de *An Officer and a Gentleman* avec un peu de *Right Stuff!* Un jeune pilote au caractère indépendant, son surnom de «Maverick» le décrivant assez bien, réussit à être admis à l'école supérieure de pilotage de l'aviation navale américaine. Il y trouvera une petite amie et acquerra un peu de jugeote. L'histoire amoureuse boîte un peu, mais... les prises de vue aériennes sont de premier ordre. Le réalisateur Tony Scott, frère de Ridley et comme lui ancien réalisateur de films publicitaires, a construit — en flattant dans le sens du poil les instincts chauvins américains — un très bon film publicitaire à la gloire de l'aéronavale américaine. — L.C. (É.-U. 1986. Ré: Tony Scott. Int: Tom Cruise, Kelly Mc Gillis, Val Kilmer, Anthony Edwards, Tom Skerritt, Michael Ironside.) 109 minutes. Dist: Paramount.

TRAIN D'ENFER

Un fait divers, à savoir le meurtre (gratuit) d'un Arabe par trois fripouilles, sert de prétexte à la dénonciation du racisme. Ici, Roger Hanin, en tant que réalisateur et acteur se veut le porte-parole des groupes minoritaires constamment malmenés dans une société qui semble engendrer la haine, la discrimination et la violence. Bien sûr, la trame aussi manichéenne qu'elle puisse paraître, laisse présager les véritables intentions du réalisateur. Voulant frapper vite et fort, il n'y va pas de main morte: violence, effets accrocheurs, parti pris évident. Tout compte fait, Roger Hanin n'est ni plus ni moins crédible que d'habitude! — É.C. (Fr. 1984. Ré: Roger Hanin et Jean Curtelin. Int: Roger Hanin, Gérard Klein, Christine Pascal, Robin Renucci.) 87 minutes. Dist: Azimuth.

THE TRIP TO BOUNTIFUL

Nous sommes en 1947. Mrs. Watts, veuve, vit à Houston avec son fils Ludie et sa femme, Jessie Mae. Confinée dans un appar-

tement exigü, la vieille femme doit supporter les faiblesses de son fils et les humeurs vagabondes de sa bru. Un jour, profitant de leur absence, elle décide, avec un chèque de pension de vieillesse, de monter dans un autobus qui la conduira, espère-t-elle, à Bountiful, là où elle est née et où elle a grandi. Le film aborde le thème du retour, et en particulier le retour aux sources, une étape importante dans la vie de chaque être humain, mais difficile à atteindre. Peter Masterson a su garder une certaine cadence, ce qui rend cette adaptation cinématographique accessible. Au niveau de l'interprétation, Geraldine Page s'est vu décerner le Prix d'interprétation féminine aux derniers Oscars. À côté des autres candidates, elle le méritait fortement. Son jeu, en effet, est prenant de naturel. La vieille Mrs. Watts est noble dans ses gestes et ses regards et ne suscite que l'admiration et la compassion. Comparée aux productions qui circulent sur nos écrans, *The Trip to Bountiful* est une œuvre calme, sincère et émouvante. — É.C. (É.-U. 1985. Ré: Peter Masterson. Int: Geraldine Page, John Heard, Carlin Glynn, Richard Bradford, Rebecca De Mornay.) 108 minutes. Dist: Films CMA.

TROUBLE IN MIND

(É.-U. 1986. Ré: Alan Rudolph. Int: Kris Kristofferson, Geneviève Bujold, Joe Morton, Divine, George Kirby, John Considine.) 111 minutes.

28 UP

En 1963, Michael Apted, travaillant comme assistant de production pour la télévision régionale Granada en Grande-Bretagne, participe à un documentaire visant à étudier les différences sociales qui existent déjà entre 14 jeunes, de 7 ans. L'émission a un tel succès qu'Apted retourne voir ces élèves à 14, 21 puis 28 ans et bientôt à 35 ans. Même si le langage ou l'accent employé par certains demanderait qu'il y ait des sous-titres et même si certains traits de l'expérience restent typiquement anglais, la qualité des témoignages, la critique implicite ou explicite qu'en font certains des participants amènent le spectateur à faire des rapprochements avec sa propre expérience, à voir la place des gènes, du hasard et de la nécessité, ainsi que l'importance des

Michael Caine dans *Sweet Liberty* de Alan Alda



différences d'éducation dans l'évolution d'une ou de plusieurs personnes. Il faut en particulier remercier les monteuses Oral Nottie Otley et Kim Horton pour leur incisif travail. François Truffaut, avec son cycle de cinq films sur l'évolution d'Antoine Doinel a finalement trouvé ici son équivalent documentaire. — L.C. (G.-B. 1985. Ré: Michael Apted). 133 minutes.

UN AMOUR INTERDIT (UNA STRANA PASSIONE)

(Fr.-It. 1984. Ré: Jean-Pierre Dougnac. Int: Brigitte Fossey, Fernando Rey, Saverio Marconi, Agostina Belli, Emmanuelle Béart, Roger Planchon.) 98 minutes. Dist: Films CMA.

UNE FEMME EN AFRIQUE — EMPTY QUARTER

Voir interview de Raymond Depardon dans le présent numéro. (Fr. 1985. Ré: Raymond Depardon. Int: Françoise Prenant.) 86 minutes. Dist: Films SMC.

UNE FEMME OU DEUX

Lors d'une fouille, Julien, un paléontologue français, a fait une découverte saisissante: il a retrouvé les ossements de ce qu'il nomme la première Française, une femme qu'il tente de reconstituer. Par ailleurs, il attend une riche mécène américaine qui est censée financer ses travaux. Par un concours de circonstances, une autre femme, Jessica, se laisse passer pour cette dernière. Une suite de malentendus s'ensuit jusqu'à l'heureux dénouement. Traitée de façon dramatique dans *Le Retour de Martin Guerre*, la problématique du double est abordée ici avec tous les ingrédients propres à la comédie: rythme soutenu, gags visuels, mise en scène dynamique, nombreux quiproquos. Au niveau de l'interprétation, les comédiens s'en tirent comme ils peuvent. Gérard Depardieu ne semble pas aussi à l'aise et rassuré sous son uniforme de paléontologue. Zabou, dans un rôle secondaire, est plus convaincante que Sigourney Weaver. Pour le réalisateur, ce film ne constitue peut-être pas un échec, mais un recul certain. Nous souhaitons qu'il retrouve la force et la sobriété de sa première réalisation. — É.C. (Fr. 1985. Ré: Daniel Vigne. Int: Gérard Depardieu, Sigourney Weaver, Michel Aumont, Ruth Westheimer, Zabou.) 95 minutes. Dist: Cinéma-Plus.

UNE ROMANCE CRUELLE

(U.R.S.S. 1985. Ré: Eldar Ryazanov. Int: Nikita Mikhalkov, Larisa Guseeva, Alisa Friendlikh, Andrei Myagov, ALEXei Petrenko, Victor Proskurin.) 140 minutes.

URGENCE

Le film démarre sur les chapeaux de roue avec l'assassinat d'un témoin gênant par un groupe d'extrême-droite... Il ralentit lorsqu'un petit journaliste est mis au courant de l'affaire, commence à s'étouffer lorsque celui-ci joue les «Indiana Jones», reprend un peu de vitesse avec quelques bons retournements de situation, mais tombe carrément en panne sèche à force d'invéraisemblances et de pauses pseudo-sentimentales. *Urgence* possède en substance tout ce qui ferait un bon film d'action — des thèmes d'actualité, des bagarres bien menées, un certain dynamisme — mais il oscille constamment entre la nécessité de respecter les règles du genre et la volonté de s'en dégager... entre les recettes américaines éprouvées (et assimilées) et les originalités d'auteur. Bref, ce qui apparaissait au départ comme un mariage audacieux, accouche finalement d'un avorton mal dégrossi. Dommage. — F.J. (Fr. 1985. Ré: Gilles Béhat. Int: Richard Berry, Fanny Bastien, Bernard-Pierre Balmer, Nathalie Courval.) 99 minutes. Dist: Action-Films.

THE VIOLETS ARE BLUE

Sur une plage d'Ocean City, dans un cadre de rêve, Sissy Spacek dans le rôle de Gussie Sawyer et Kevin Kline dans celui de Henry Squires échangent des serments d'amour et des promesses de toujours...

Le nouveau film de Jack Fisk évoque le printemps par son titre et raconte une touchante histoire où les héros sont devant un dilemme: choisir entre fonder une famille avec la personne que l'on aime ou tenter l'impossible pour réussir une carrière pleine de promesses et d'enthousiasme.

Gussie Sawyer opte pour l'ambition de devenir photographe reporter et symbolise ainsi le rêve de nombreuses femmes empêtrées dans un carcan de préjugés. Sur le thème de la libération de la femme, l'héroïne délaisse l'amour et parcourt le monde où elle réussit brillamment dans sa profession. Quinze ans plus tard, elle retourne sur les lieux de son adolescence. La fiction se mêlant à la tendresse, elle rencontre à nouveau son premier amour. Le succès et la gloire n'ont pu triompher de ses sentiments, puisqu'elle vibre dès qu'elle revoit Henri. Ce dernier n'est guère insensible, mais il est désormais marié à Ruth (rôle merveilleusement interprété par Bonnie Bedelia, qui sait établir les nuances entre la compassion et son «rôle» de femme). Le fameux triangle réapparaît et par le jeu à la fois touchant et dynamique des acteurs, cette histoire n'est plus une banale histoire d'amour mais un drame émotif.

Rien ne s'acquiert gratuitement, encore moins la liberté d'expression. Si celle-ci ne s'obtient qu'au prix du sacrifice des sentiments, vaut-elle vraiment la peine? C'est ce que la blonde Sissy Spacek nous fait découvrir à l'écran avec son talent et sa sensibilité dans *The Violets are blue*, film témoin des préoccupations féminines contemporaines. — H.W. (É.-U. 1986. Ré: Jack Fisk. Int: Sissy Spacek, Kevin Kline, Bonnie Bedelia, John Kellogg, Jim Standiford, Augusta Dabney.) 88 minutes. Dist: Columbia.

V'LA LES SCHTROUMPFS

(Bel.-É.-U. 1984. Film d'animation réalisé par Peyo.) 79 minutes. Dist: Cinéma International.

LE VOYAGE À PAIMPOL

(Fr. 1985. Ré: John Berry. Int: Myriam Boyer, Michel Boujenah, J.F. Garreaud.) 92 minutes. Dist: Dima.

WATER

On trouve dans une île perdue des Caraïbes une source d'eau minérale un peu effervescente. Aussitôt affluent de partout les «vautours», qu'ils soient américains, britanniques, français ou cubains. Ajoutez à cela une écologiste un peu farfelue, un gouverneur original et un guérillero chanteur, et vous aurez une de ces comédies socio-politiques comme seuls les Britanniques sont capables d'en produire. L'interprétation est dans l'ensemble très enjouée, même si Brenda Vaccaro en fait un peu trop dans le rôle de l'épouse du gouverneur. Le réalisateur et co-scénariste, Dick Clement, n'en est pas à ses premières armes dans ce genre de comédies puisqu'il a entre autres signé *Otley* il y a presque 20 ans. — L.C. (G.B. 1986. Ré: Dick Clement. Int: Michael Caine, Valerie Perrine, Brenda Vaccaro, Billy Connolly, Leonard Rossiter.) 89 minutes.

WILDCATS

Habitué d'une vision critique de la société américaine, Michael Ritchie traite souvent des exploits sportifs et s'en tire avec brio. Molly rêve de devenir, comme son père, entraîneur dans une équipe de football, mais personne ne la prend au sérieux. Pourtant un jour, pour se moquer d'elle, on lui propose un poste dans un collège mal réputé. Elle l'accepte et finit par relever le défi. En s'appropriant de la comédienne Goldie Hawn, déjà choyée par la majorité du public nord-américain, il était certain que le réalisateur traiterait son film sur un ton de parodie. La «vedette» conserve toujours une plaisante personnalité et s'en donne à cœur joie. Par ailleurs, les nombreuses grivoiseries et vulgarités qui se glissent dans l'ensemble ne font qu'illustrer la réalité d'un environnement bien déterminé. Malgré les nombreux clichés, certaines séquences s'avèrent fort amusantes. Du divertissement sans conséquence. — É.C. (É.-U. 1985. Ré: Michael Ritchie. Int: Goldie Hawn, James Keach, Swoosie Kurtz, Nipsey Russell, Bruce McGill.) 107 minutes. Dist: Warner Bros.

WISE GUYS

(É.-U. 1986. Ré: Brian De Palma. Int: Danny De Vito, Joe Piscopo, Harvey Keitel, Ray Sharkey, Dan Hedaya, Captain Lou Albano.) 91 minutes.